

Jérusalem, 9 septembre 2003

Ce sont des jours de ténèbres, de tristesse et d'horreur. La peur est revenue.

Maman venait de me répéter pour la troisième fois d'aller me coucher, parce que je commence tôt demain. Et puis les vitres ont tremblé, le cœur a fait un bond dans la poitrine, j'ai cru qu'il était monté dans ma gorge. Ce n'est qu'une seconde après que j'ai réalisé : une explosion venait de se produire tout près de chez nous.

Une explosion, c'est forcément un attentat.

Mon grand frère Eytan, qui est infirmier militaire, est aussitôt sorti avec sa trousse de secours. Papa a hésité un instant, puis il l'a suivi. Maman m'a serrée dans ses bras en pleurant et a fait comme d'habitude quatre choses à la fois : elle a allumé la télé, la radio, Internet, et s'est jetée sur

son téléphone portable. C'est ce que j'appelle une réaction hautement technologique.

J'ai fui dans ma chambre en sachant que personne ne me demanderait dix fois d'éteindre la lumière et que demain, même, je pourrais arriver en retard au lycée, ou ne pas y aller du tout, nul ne me demanderait des comptes. Il suffirait de dire : l'attentat a eu lieu dans mon quartier, dans ma rue, j'ai fait des cauchemars toute la nuit, j'ai fait une chute de tension, je ne pouvais pas marcher, j'avais trop peur de sortir de chez moi. Et madame Barzilaï me croira, même si, demain, on a un contrôle de maths.

Quelques minutes après l'explosion, nous avons entendu les sirènes des ambulances. Elles font un bruit horrible, un bruit qui déchire l'air et les tympanes. Un miaulement affreux de chat qui aurait la queue coincée dans une porte, amplifié par une sono digne d'un concert de hard rock. Cinq, six, sept ambulances, mais je ne les ai pas toutes comptées.

J'entends Maman qui n'a pas lâché le téléphone, et la voix claire et saccadée d'une correspondante de la radio, ou de la télé. Il y a

certainement des morts. Il y a presque toujours des morts. Mais je ne veux pas savoir combien, ni qui. Pas aujourd'hui. Précisément parce que c'est arrivé juste à côté de chez moi.

Je voudrais mettre le silence à fond, mais comment fait-on ?

Je suis allée dans la cuisine boire un peu de vodka au citron. Maman ne m'a pas vue. J'ai pris en passant les bouchons que Papa met dans ses oreilles lorsqu'il va à la piscine. Avec ça plus mon gros oreiller sur la tête, j'ai peut-être une chance de dormir, même si je sais que demain, lorsque je me réveillerai, personne ne me dira que tout va bien, et que j'ai juste fait un cauchemar.

Je n'ai pas bien supporté la vodka. Apparemment, un demi-verre, c'est trop pour moi. Ce matin, j'avais mal à la tête, et le visage tout gonflé. « Tu ressembles à Bugs Bunny », m'a dit Eytan en ébouriffant mes cheveux. Mon frère est le seul être au monde qui ait le droit de me décoiffer sans se prendre une baffe dans la seconde. Il le sait et en profite.

Il m'a souri. Il n'avait pas la tête de quelqu'un qui a passé la nuit à voir des horreurs. Mais c'est

quoi, la tête de quelqu'un qui a vu des horreurs ? Il a vingt ans, il fait son service militaire à Gaza, des horreurs, il en voit tous les jours certainement, ou tous les deux jours lorsque c'est calme. J'imagine qu'il a appris à ne pas voir, ou à oublier, pour ne pas ressembler trop tôt à un vieillard.

C'est étrange. Je crois que je n'ai jamais autant écrit qu'entre hier et aujourd'hui. Il y a des filles dans ma classe qui tiennent un journal et qui racontent chaque jour ce qui leur arrive. Je n'ai jamais fait cela. Ni pour disséquer mes histoires d'amour, ni pour dire que mes parents sont vieux et nuls, ni pour étaler mes rêves. Enfin, je suppose que c'est ce que l'on écrit dans un journal.

Le jour de mes treize ans, ma grand-mère m'a offert le *Journal* d'Anne Frank, l'histoire de cette jeune Juive hollandaise qui a vécu deux ans cachée avec sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale, avant d'être déportée. Elle rêvait d'être écrivain et, surtout, de vivre libre, de pouvoir aller au cinéma, se promener dans un jardin, regarder les arbres et écouter le chant des oiseaux sans avoir peur d'être prise et tuée par les nazis. Dans la cachette, il y avait une autre famille avec un garçon, Peter, dont elle était amoureuse. Je

me suis souvent demandé si elle l'avait vraiment aimé, ou si elle n'avait pas eu le choix, parce que c'était le seul garçon dans son entourage.

Ce qui m'a fait le plus mal, c'est qu'à la fin du livre il était écrit : Anne Frank est morte deux mois avant la libération du camp de Bergen-Belsen.

Deux mois... C'est si peu. J'ai relu cette phrase dix fois et ensuite, pendant longtemps, j'ai eu envie de serrer la main d'Anne Frank, de lui dire : «Tiens bon, ton enfer va bientôt prendre fin, il ne va pas durer toute ta vie, juste huit petites semaines, tiens bon et tu seras libre, tu pourras aller au cinéma, regarder les arbres et écouter le chant des oiseaux, tu pourras même être écrivain. S'il te plaît, vis !»

Mais je n'ai pas de super pouvoirs, pas de machine à remonter le temps et c'est ça qui est désolant, quand on y pense.

Je ne sais toujours pas pourquoi j'écris tout ça. J'ai des notes correctes en littérature, sans plus, et je ne rêve pas de devenir écrivain. Ce que je souhaiterais, moi, c'est faire du cinéma, être metteur en scène. Ou alors pédiatre, je n'ai pas